

Dixième conférence

Dornach, le 2 avril 1915

Les églises rassemblent leurs croyants pendant toute l'année au son des cloches. Le son des cloches marque les temps, les indications importantes des temps, et il marque aussi les temps où les croyants sont appelés à l'église. Ce son important des cloches, ce son de cloches des temps s'arrête dans certaines communautés religieuses pendant les journées qui commencent avec la fête de la mise au tombeau, de la mort sacrificielle du Christ, et il ne recommence qu'avec la fête de la résurrection de cette puissance dont nous avons souvent parlé au cours de nos considérations de la science de l'esprit comme de la puissance qui donne son sens à la Terre. La signification de la période intermédiaire est célébrée, en quelque sorte, en ceci que les dissonances des instruments en bois qui sont utilisés pendant ces journées à la place des cloches sont censées remplacer ce son important des cloches des temps pendant le temps où les âmes doivent se rappeler que la puissance qui donne son sens à l'évolution de la Terre s'est unie aux profondeurs de l'existence par sa mort sacrificielle. Que les cloches résonnent de nouveau pour la fête de la Résurrection doit indiquer que la musique des cloches est consacrée et rendue importante par ce sens de la Terre et qu'elles doivent alors résonner de ce sens de la Terre pendant tout le reste de l'année imprégné du Christ pour la conscience des croyants, ces cloches avec leur son des temps important.

Nous avons tenté de nous approcher, depuis les côtés les plus différents, du sens et de l'essence de cette puissance qui s'est écoulée par le Mystère du Golgotha dans les impulsions de l'évolution de la Terre. Seulement, vous aurez vu, de par les différentes considérations, que chaque chemin de l'âme vers

cette puissance ne peut précisément être que l'un des chemins qui suscitent en quelque sorte toujours unilatéralement les impressions et les sentiments de l'âme afin qu'ils puissent recevoir de façon digne en le comprenant ce qui doit se manifester quand on prononce le nom du Christ, ce qui doit se manifester quand on parle du Mystère du Golgotha. Nous tenterons aujourd'hui de choisir de nouveau un tel chemin. Ce ne sera de nouveau qu'un des chemins, car c'est seulement en réunissant beaucoup de chemins qui conduisent au Mystère du Golgotha que l'on peut arriver à une compréhension de celui-ci, à une compréhension adaptée jusqu'à un certain point à l'époque correspondante dans laquelle on est incarné. Que soit aujourd'hui choisi le chemin qui doit amener devant notre âme comment, en quelque sorte, des peuples qui ne savaient encore rien du Mystère du Golgotha, comment les peuples de l'Europe durent accueillir ce Mystère du Golgotha selon les expériences qu'ils avaient vécues dans leur cœur, dans leur âme, pour ainsi dire comme une préparation en direction du Mystère du Golgotha.

J'ai déjà indiqué dans quelques-unes des conférences précédentes⁹⁹ qu'était lié à l'évolution européenne à une certaine époque, si je puis dire, un sentiment tragique de la nature qui est radicalement différent du sentiment de la nature qui se répandit dans les premiers temps chrétiens sur les pays du Sud de l'Europe précisément à partir du christianisme. Ce dernier sentiment de la nature était d'une certaine manière lié à une sorte de fuite de la nature, à une sorte d'éloignement de la nature. Dans ces pays du Sud où le christianisme s'était répandu dans la culture grecque, dans la culture romaine, le concept de péché, le concept de culpabilité était profondément et intimement lié à ce que l'on ressent comme s'écoulant de la nature dans l'homme, dans l'âme humaine. Fuir la nature dans les régions de la vie spirituelle, dans les régions d'où est descendu le Christ pour apporter à l'humanité la rédemption, pour apporter un sens à l'évolution de la Terre ; se libérer de ce qui n'est en l'homme que naturel et se tourner vers ce qui peut

être en l'homme sanctificateur, c'est-à-dire guérisseur du péché de la nature – telles sont les paroles qui peuvent à peu près traduire dans une certaine mesure ce premier sentiment chrétien de la nature.

La population d'Europe germano-celtique était comblée intérieurement d'un tout autre sentiment de la nature lorsqu'elle accueillit le christianisme. Il lui était impossible de fuir seulement la nature, de lier la nature seulement au concept de péché et de culpabilité. La nature leur était devenue, au cours de longs, longs siècles, à eux, peuples européens, bien, bien trop importante pour qu'ils aient pu se contenter de la fuir. Elle leur était devenue quelque chose dans quoi ils étaient si imbriqués que certes, lorsqu'ils accueillirent le christianisme, ils purent se tourner vers un autre monde que le monde de la nature, mais ne purent pas dire seulement sans plus : Fuyons la nature ! Cette fuite de la nature, ce regard et cet effort vers les régions de l'esprit leur occasionna des plaintes et des douleurs de l'âme, leur occasionna de l'affliction, car il y avait toujours à l'arrière-plan des splendeurs du royaume céleste la tristesse de ce qui devait être perdu à l'intérieur des régions de la nature. Et lorsqu'on demande pour quelle raison il y avait un tel sentiment au fond de l'âme, on trouve que la manière dont ces âmes étaient liées à la nature étaient encore présente en un écho dans un passé qui n'était relativement pas encore très éloigné d'elles – un passé qui était distant d'elles de beaucoup moins de temps que ce n'était le cas chez les peuples d'Orient ou du Sud. C'était comme si avait encore vécu dans les cœurs, dans les âmes, un peu de tout ce saint bien-être de la communion avec la nature, de la communion aussi avec le divin dans la nature. Et la tristesse, la douleur, la plainte, elles venaient de ce que l'on ressentait que, par une nécessité, par une nécessité d'airain des mondes s'était perdu ce qui vous avait jadis lié au sacré, au divin de la nature. Ce n'était pas seulement un sentiment que la nature est grevée de péché et de faute, c'était bien plutôt le sentiment que l'on avait perdu avec la nature quelque chose qui

avait eu jadis une valeur infinie. Ce n'était pas le sentiment que l'on devait se détourner de la nature, c'était au contraire le sentiment de tristesse que quelque chose qui est sacré dans la nature s'était lui-même détourné du cœur humain, de l'âme humaine et que l'on devait maintenant éprouver d'une autre façon par l'élévation au Mystère du Golgotha ce que l'on vénérât autrefois en relation avec la nature.

Ce fut un sentiment infiniment plus réel, en même temps infiniment plus tragique qui reçut le christianisme dans ces régions que cela ne pouvait être le cas dans les régions au sud des Alpes et en Orient. Rien ne rend plus clair le sens de ces anciens sentiments de la nature que de jeter un regard sur ce qui peut passer pour une sorte de sentiment prémonitoire de la mort sacrificielle divine du Christ au sein des peuples européens, de jeter un regard sur ce que signifient la mort de Balder et la descente de Balder dans le monde d'en-bas, dans le monde de Hel, à Niflheim.

J'ai souvent indiqué qu'il est aujourd'hui difficile de susciter de nouveau dans les âmes tout ce qui était en relation avec le mythe de Balder¹⁰⁰, le mythe de cette ancienne et singulière divinité solaire qui était vénérée et adorée par la population de l'Europe du Nord. Et il est difficile de montrer clairement cela à une époque où l'on croit que, pour l'époque où il existe tout simplement une évolution de l'humanité, l'âme humaine a toujours eu exactement la même apparence, a toujours fait précisément les mêmes expériences que celles qu'elle a et fait aujourd'hui. Car il faut s'élever jusqu'à la pensée que, dans les anciens temps, bien d'autres expériences extrêmement différentes étaient possibles pour l'âme que celles qui furent possibles plus tard à cette âme et que cela est en relation avec une forme d'expérience d'ensemble de l'existence naturelle. Représentez-vous une fois vraiment que l'âme de l'homme a regardé à travers l'œil ancien de l'homme la nature autrement qu'elle ne la voit aujourd'hui quand elle regarde la nature par l'œil d'aujourd'hui, qu'elle ait entendu par

son ancienne oreille d'autres choses dans la nature qu'elle ne les entend aujourd'hui lorsqu'elle entend les bruits de la nature. Et faites en sorte que le passage d'un état à l'autre devienne clair pour vous en choisissant une comparaison, une comparaison qui, même si elle est choisie de façon un peu radicale, peut cependant nous montrer clairement la différence. Vous regardez aujourd'hui la nature par vos yeux, vous voyez le vert des plantes, le bleu-vert des forêts, le bleu du ciel, la multiplicité aux couleurs variées du tapis des fleurs. Supposez que se produise une révolution dans l'existence terrestre humaine de par une nécessité d'airain, sous la forme que cesserait pour les hommes la possibilité de voir des couleurs et que toute la nature n'apparaisse qu'en des tons de gris sur gris, qu'en élevant vos regards vers le ciel, vous n'aperceviez qu'une nuance de gris un peu différente de celle que vous verriez sur des prairies grises, que vous ne voyiez que différentes nuances de gris, de noir et de blanc lorsque vous regardez le tapis coloré des fleurs. Supposez qu'une telle révolution se produise dans le voir de la nature des hommes, et cela vous donne une comparaison de ce qui se produisit effectivement à l'époque où disparut pour les hommes la possibilité de voir sur l'étendue de la prairie toutes les multiples entités élémentaires qui sont liées à la croissance, au tisser et à l'être des fleurs de toutes sortes. À cette époque-là avait cessé par une puissante révolution dans la vision de la nature la possibilité de lever les yeux vers les astres et de voir dans les astres les esprits des planètes spirituels-vivants, tissant dans l'éther leurs orbes autour des astres.

J'ai souvent insisté sur la chose suivante¹⁰¹ : il fait partie des phrases les moins vraies de dire que la nature ne fait pas de sauts. Cette phrase est fautive, car, de même qu'il y a un saut de la feuille verte de la plante au pétale, de même ce fut un saut puissant dans l'évolution de l'humanité lorsque les hommes passèrent justement de l'ancienne clairvoyance, où l'on voyait les esprits élémentaires tisser et vivre là où l'on ne voit aujourd'hui que l'étendue du tapis multicolore des fleurs des

plantes, au mode ultérieur de vision. Ce fut un saut puissant ! Et les hommes qui constituaient la population de l'Europe avaient, dans les temps qui coïncident totalement avec le temps où se déroulait déjà en Orient le Mystère du Golgotha, encore un sentiment vivant qu'il y eut un jour une telle ancienne forme de vision, que leurs ancêtres avaient vécu dans des conditions où ils pouvaient voir les êtres ondulant sur les prairies et dans les forêts et dans le ciel étoilé se déployant à l'infini, et que tout cela avait disparu, s'était défait et éteint. Ils avaient le sentiment que, quand les hommes dirigeaient autrefois leurs regards vers la Lune nocturne, cette Lune n'apparaissait pas seulement sous la forme de la claire faucille, mais que cette faucille claire était entourée de spiritualité planétaire vivante qui disait beaucoup de choses à l'âme humaine, et que cela avait disparu dans les temps où l'on doit vivre maintenant.

Quand l'âme humaine se demandait ce qui s'était donc passé pour que la nature soit à ce point dépourvue du divin, pour que l'obscurité s'étende là où il y avait auparavant la lumière divine, alors celui qui dirigeait le peuple en qualité de guide disait ceci : il y a eu un jour dans le monde des dieux un Balder qui a réuni en lui la force de la lumière solaire. Mais, à cause de la haine des éléments obscurs, Balder a dû déplacer son théâtre d'action qu'il avait déployé sur l'horizon terrestre humain chez Hel, dans le monde d'en-bas. Elle a disparu, la force de voyance des temps anciens. Elle a sombré, la claire lueur du Soleil, elle a sombré, la claire lueur des anciens dieux, et la lueur morte de la lumière du Soleil brille seulement reflétée par la lumière du croissant de la Lune. Le monde est devenu matériel. Comme la femme abandonnée menant le deuil qui fut jadis unie au divin et envoyait le reflet du divin dans toutes les âmes, ainsi apparaît la nature dont on déplore le sort, dont on porte le deuil, à laquelle on voulait appliquer les seuls concepts de péché et de culpabilité. Et ainsi était suscité le sentiment que l'on pouvait avoir à l'égard de la descente vers

la mort de l'antique dieu solaire Balder. Il n'est plus là au-dehors, tout autour de nos forces de vision, le dieu Balder, il est descendu dans le monde d'en-bas, il nous a laissé la nature portant le deuil. Mais où est-il allé ? Où est donc en fait dans sa réalité concrète le royaume de Hel, ce royaume de l'obscurité où est parti Balder ? Où est-il donc ? Pour de tels sentiments aussi, notre époque matérialiste ne pourra, si je puis dire, se préparer qu'en acquérant les concepts correspondants.

Demandons-nous une fois : qu'est-ce que cela signifiait donc, dans des temps très, très anciens, quand on pouvait dire, en se tournant vers la nature : Balder est là ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Cela signifiait quelque chose de vraiment réel, mais quelque chose que ne comprendront pas ceux qui croient que la structure de l'homme a justement été en tous temps telle qu'aujourd'hui. Quand l'homme allait au-dehors, dans les temps très anciens, et avait des perceptions sur la prairie – il ne le pouvait pas toujours, il ne le pouvait qu'à certains moments, mais, comme il le pouvait à certains moments, il savait que se montraient là à lui ces esprits élémentaires porteurs de vie dont j'ai parlé –, comment était-ce donc quand l'homme, à certains moments, pouvait voir ces esprits élémentaires ? Ce n'était pas un simple regard, ce n'était pas une façon morte de recevoir un visage, c'était au contraire lié à un sentiment vivant, à une impression vivante. On traversait les forêts, on voyait les esprits, les êtres élémentaires. Mais on ne les regardait pas seulement, si je puis dire, on buvait leur être en soi par son âme, on sentait leur souffle comme une boisson rafraîchissante pour l'âme et pour l'esprit, on sentait entrer en soi par son corps éthérique la respiration qui émanait des esprits élémentaires que l'on voyait dans la forêt et sur la prairie. Ils vous rajeunissent – c'est ce que l'on pouvait éprouver lorsqu'on sortait le matin et que ce qui restait du crépuscule les rendait visibles, les esprits élémentaires de la forêt et de la prairie –, ils vous rajeunissent, ils vous confèrent de la force ! Et cette force continue alors de vivre en vous. On était bien présent lorsqu'on

était rajeuni dans la nature élémentaire. On était bien présent. Mais qu'était-il advenu de toutes ces forces rajeunissantes ? Elles avaient disparu du monde extérieur, on ne pouvait plus avoir avec elles qu'une relation triste, semi-consciente. Où étaient-elles allées ? Elles continuaient d'agir, mais elles continuaient d'agir en quelque sorte dans l'invisible, l'inaudible ; elles agissaient, mais elles agissaient sur la nature humaine sous une forme telle que l'homme n'était plus présent avec sa conscience.

Et le temps vint où l'homme, lorsqu'il acquit le savoir, dut se dire ceci : Là, dans ma nature, là agissent ces forces dont je pouvais autrefois non seulement savoir qu'elles agissent obscurément en moi, par rapport auxquelles j'avais bien plutôt une force de vision dont je pouvais remarquer, percevoir l'afflux depuis le monde extérieur. Le dieu Balder était entré dans le royaume de Hel, dans l'obscurité propre de l'homme, dans les tréfonds de l'âme humaine. Où est Balder ? Le prêtre qui avait à expliquer aux hommes le secret, quand l'homme demandait où était Balder, avait à dire : Balder n'est pas dans le règne du visible. Parce qu'en tant qu'homme tu avais besoin de ces forces formatrices, de ces forces formatrices rajeunissantes que tu avais le droit autrefois d'accueillir en toi dans un demi-savoir, maintenant elles agissent sans que tu le saches dans ton être intérieur, afin que tu ne leur enlèves rien par ton savoir. Parce que tu avais besoin de ces forces dans ton être invisible, Balder a disparu du domaine du visible, s'est retiré là où est le monde de ton propre être intérieur infraconscient.

Puis vint se déposer sur l'homme la tonalité que l'on pourrait désigner par les termes suivants : ainsi, je me tiens en tant qu'homme dans le royaume de Hel par une partie de mon être. Je ne peux pas voir comment les forces formatrices de ma vie interviennent depuis le royaume de Hel dans mon être psycho-corporel ; le dieu Balder est dans le monde inférieur, il est chez Hel, il agit sur moi dans l'invisible. Le royaume de clairvoyance solaire de Balder a sombré et s'est noyé. Telle est la tonalité de plainte, de tristesse qui peut susciter les douleurs

de l'âme, car ce n'est pas une plainte humaine précaire, égoïste, c'est une plainte que l'homme ressent en lien avec le cosmos. C'est une plainte cosmique, c'est une tristesse cosmique, c'est une douleur cosmique.

Et alors vint la nouvelle que ce qui s'est ainsi retiré dans le royaume de Hel a recouvré une nouvelle vie par une autre puissance, par la puissance que l'on peut retrouver quand on regarde en profondeur dans son propre être intérieur où a en effet disparu l'antique puissance de Balder. Balder est dans le royaume de Hel, mais le Christ est descendu dans le royaume de Hel, dans le royaume de l'entité propre, infraconsciente, de l'homme ; là, il donne vie à Balder. Et quand l'homme s'est suffisamment plongé dans ce qu'il est devenu au cours de l'évolution terrestre, il retrouve la force formatrice rajeunissante. Ce que tu as perdu, tu le retrouves, car l'antique Balder est descendu dans ton propre royaume de ténèbres. Là, le Christ l'a trouvé, il a redonné vie à ce qu'il t'est un jour advenu par Balder et son pouvoir. C'est ce que le prêtre pouvait annoncer à celui qui ressentait les profonds secrets du message du Mystère du Golgotha dans ces régions de peuples.

Le message de Pâques apparaissait comme un souvenir sacré de temps extrêmement anciens et sacrés, mais un souvenir cependant qui donne en même temps vie nouvelle. Car on devait tout de même se dire : cette puissance de l'antique Balder était trop petite pour suffire à toute une évolution humaine. Une puissance plus haute devait apparaître pour redonner aux hommes ce qu'ils durent perdre, ce que seul Balder avait. C'est ainsi que l'annonce du Christ pénétra dans le souvenir de l'antique Balder et de sa mort, ainsi que résonna la résurrection de l'antique splendeur en l'âme humaine dans laquelle elle est descendue par la mort de Balder, cette puissance qui a été maintenant de nouveau réveillée.

On doit déjà s'approcher de ce qu'est le Mystère du Golgotha en tant que sens de l'évolution terrestre par le fait que l'on se pose cette question : avec quelles impressions, avec quels

sentiments l'humanité historique alla-t-elle au-devant du Christ historique ? Car il n'importe pas que l'on se procure un concept abstrait de l'être du Christ ou du Mystère du Golgotha, mais il importe que l'on soit en mesure pour soi-même de répondre à cette question : qu'est-ce que cette impulsion peut animer dans les plus profonds tréfonds de l'âme humaine, cette impulsion qui est passée par le Mystère du Golgotha ?

Regardons-le, ce Mystère du Golgotha, tel qu'il est encore célébré par les différentes confessions religieuses de l'ancien monde. Le Vendredi saint est célébrée la mise au tombeau du Christ. Les cloches se taisent, le mutisme se répand sur la Terre. Celui qui a vécu dans les siècles dont je parle se disait ceci : le monde est devenu muet, dépourvu de sons. Le Christ est descendu dans les parties de l'existence de l'âme humaine et de l'existence cosmique dans lesquelles Balder a dû descendre parce que son pouvoir n'a pas suffi à une totale élévation de l'âme humaine. Là, il est en bas, en bas dans les profondeurs mystérieuses dans lesquelles je me trouve moi-même quand je regarde les forces formatrices infraconscientes en mon propre être intérieur. Le cœur humain peut être traversé de frissons mystérieux quand ce cœur humain songe à ceci : l'impulsion du Golgotha est partie loin de ce monde muet. Elle repose en bas, là où tu es, toi aussi. Attends, attends, et elle s'unira à Balder, cette impulsion du Golgotha, dans les mondes spirituels auxquels ton âme est en droit d'appartenir, pourvu qu'elle veuille emprunter le chemin qui mène dans ses propres régions inférieures, avec Balder. Elle donnera vie à Balder pendant ces journées. Et dans ton être intérieur, ô homme, tu retrouveras ce qui, avec la disparition de Balder du monde environnant, a disparu et s'est enténébré vers le bas dans tes propres profondeurs. Accueille, ô homme, le concept vivant du Christ qui est passé par le Mystère du Golgotha, qui pourra ressusciter, non pas extérieurement pour ton œil, mais bien pour ton âme, si elle devient tout à fait consciente de son intériorité, descendant de la Lune, sortant du Soleil, sous la forme de cette

force élémentaire, de cette force formatrice animant l'âme. Attends, attends, jusqu'à ce qu'il ressuscite, celui qui réveille Balder. Tu as eu jadis un monde ; dans ce monde, tu n'avais besoin que de diriger tes sens sur la nature environnante et, sans action de ta part, la force qui est source de vie et d'âme s'écoulait à ta rencontre depuis la partie élémentaire de cette nature extérieure. Un royaume d'esprit tissait à travers toute existence naturelle, et toi-même, pourvu que tu attendes les instants justes pour cela, tu ne vivais pas seulement dans la nature dépourvue d'esprit ; tu vivais dans ce qui est derrière la nature, dont elle n'est que l'expression, tu vivais dans l'existence naturelle. Maintenant tu ne trouves plus le spirituel dans la nature, tu dois le chercher en approfondissant et en animant ton être intérieur avec la force qui est passée par le Mystère du Golgotha. Nature, tu fus un jour remplie d'expression, oh ! si remplie d'expression que par tes formes apparaissait la vraie et véritable patrie de l'homme ! Elle a pris Balder avec elle, elle n'est plus là, elle est dans des régions que ton regard extérieur n'embrasse pas. Mais il existe, cet ancien royaume dont l'expression des formes était la nature environnante, il existe encore, ce royaume. Seulement, tu ne le trouves pas si tu empruntes seulement le chemin de la nature ; tu le trouves si tu t'unis à l'impulsion qui est passée par le Mystère du Golgotha. La nature n'est pas seulement chargée de faute et de péché, elle est abandonnée, elle est abandonnée par la patrie que l'on doit chercher, que l'on doit chercher en étant, pénétré intérieurement de la force du Christ.

On pourrait penser qu'un peu de ce que les hommes ont accueilli dans leur souvenir de l'ancienne mort de Balder transparaîtrait encore dans les temps chrétiens pour le relief à la nouvelle du Mystère du Golgotha. On a l'impression que c'est peu à peu seulement qu'a sombré et cessé de résonner le son de la plainte, le son de la tristesse à l'égard de la nature tel qu'il a été caractérisé. Certes, dans la conception chrétienne pénètre aussi cette tonalité de l'âme qui regarde uniquement vers le

Christ qui se sacrifie, qui lève uniquement les yeux vers la patrie céleste. Et dans cette population de l'Europe aussi devient peu à peu perceptible la tonalité qui considère la nature pour ainsi dire comme l'enfant inférieur, pas comme l'enfant abandonné. Cependant, si l'on écoute non seulement le sens des mots, mais la manière dont sont forgés les mots lorsque, dès le VIII^e siècle, le IX^e siècle, s'est répandue la nouvelle du Mystère du Golgotha dans certaines régions de l'Europe, quand on écoute la manière dont on parle du fait que l'on ne peut pas trouver dans le monde terrestre la vraie patrie de l'âme humaine, on peut ressentir encore quelque chose de l'ancienne tonalité tragique face à la nature sans Balder. Comme on l'a dit, il ne faut pas écouter seulement les mots et le sens abstrait des mots, mais la façon dont résonne à travers les mots ce qui est ressenti à propos de la nature et ce qui est ressenti au sujet d'une patrie de l'âme humaine autre que ce que la nature peut être maintenant.

Qu'une chose de ce genre eût retenti même après que le christianisme s'était répandu, après qu'étaient là les hommes qui tentaient de répandre le christianisme sous la forme où on l'avait justement reçu de l'Orient, on peut le voir, comme on l'a dit, dans les manifestations les plus diverses du VIII^e, du IX^e siècle, pourvu qu'on entende à travers elles, à travers ces manifestations, ce qui était ressenti. Nous avons de ces époques des évangiles rendus en quelque sorte européens, et l'un de ces évangiles rendus européens est ce que l'on appelle l'« *Harmonie des Évangiles* » d'Otfried¹⁰², un moine qui a vécu en Alsace, qui a encore appris par Raban Maur¹⁰³ les secrets du christianisme, qui a ensuite essayé de transposer dans la langue de son pays natal ce qu'était devenu pour lui l'Évangile, ce qu'était devenu pour lui le message de la mort et de la Résurrection du Christ. Otfried est né à Wissembourg en Alsace. Il a traduit en une langue qui était parlée à l'époque en Alsace ce que l'Évangile était devenu pour lui, jusque dans ses sentiments. Écoutons seulement quelques extraits de ce qui

peut, dans notre contexte actuel justement, nous intéresser dans le message du Christ de ce moine alsacien du IX^e siècle, et essayons de ne pas entendre seulement le sens abstrait des mots, essayons au contraire d'entendre à travers les mots ce qui pouvait justement être ressenti comme tristesse au sujet de la patrie naturelle abandonnée de l'homme. Aussi vais-je vous communiquer d'abord cela dans la langue d'autrefois et ensuite le mettre, autant que faire se peut, dans la langue plus moderne.

Otfried 111, 19-30 :

« *Tharben wir nu lewes, liebes filu manages
joh thulten hiar nu noti bittero ziti.
Nu birun wir mornente mit seru hiar in lante
in managfalten wuntun bi unseren sunton ;
Arabeiti manego sint uns hiar jo garawo,
ni wollen heim wison wir wenegon weison.
Wolaga elilenti, harto bistu herti,
thu bist harto filu swar, thaz sagen ih thir in alawar.
Mit arabeitin werbent, thie heiminges tharbent ;
Ih haben iz funtan in mir, ni fand ih liebes wiht in thir.
Ni fand in thir ih ander guat suntar rozagaz muat,
seragaz herza joh managfalta smerza. »*

Essayons de le rendre approximativement en langage moderne :

« *Nous souffrons et sommes privés de tant de choses qui
nous étaient chères
Et subissons ici de bien durs temps,
Nous voici maintenant affligés avec notre douleur ici
dans le pays »*

– il veut dire le pays terrestre –

Liés de diverses façons par nos péchés.

« *Du travail* – travail signifie dans la langue d'autrefois davantage

« souci, peine » –, *de nombreux soucis nous sont échus,*

*Nous ne pouvons rien savoir de la patrie, nous, les
orphelins abandonnés, quêtant les plaintes.
Malheur, ô toi, pays étranger – c'est ainsi qu'il s'adresse à
la terre ! – oh ! que tu es dure !
Tu es vraiment très dure, je te le dis partout.
Quêtant avec des soucis – cheminant ainsi – sont ceux
qui sont désormais privés de patrie.
Je l'ai éprouvé sur moi-même, jamais je n'ai trouvé rien
d'aimable en toi,
Jamais je n'ai trouvé en toi d'autre bien que riche motif de
se plaindre,
Un cœur plein de souci et douleur nombreuse et variée. »*

Ainsi résonne de l'âme de ce moine ce qui était alors éprouvé à l'égard de la nature. Et c'est ainsi que l'on ressentait à l'égard de la puissance qui est passée par le Mystère du Golgotha.

Il est aujourd'hui déjà difficile, bien difficile de faire seulement resurgir à quel point les grands temps des fêtes se détachaient sur tout l'horizon de la vie quotidienne dans les temps où l'on a encore éprouvé de manière plus vivante ce que représentait cette mort de Balder dont on devait se souvenir et ce que, après que l'on avait traversé le temps de la tristesse de l'abandon, on avait maintenant reçu par celui qui était passé par le Mystère du Golgotha. On avait d'abord connu en quelque sorte toute l'amertume de la mort lorsque, des régions de la Terre, ne jaillirent plus pour le regard humain les anciennes forces de vie élémentaires, lorsque la Terre apparut elle-même dans ses formes ne donnant forme qu'à la mort, la mort à laquelle Balder s'était uni. Et maintenant on ressentait, en plaçant ainsi le Vendredi saint, le Samedi saint jusqu'à la Résurrection, le jour de Pâques, en plaçant ainsi cette mort que l'on avait d'abord appris à ressentir dans son amertume, maintenant on ressentait qu'elle recèle la force victorieuse de la vie qui est passée par le Mystère du Golgotha et qui doit

toujours et encore traverser l'âme de l'homme qui est en ces journées à la fois triste et en fête, dans laquelle, selon le dit d'Angelus Silesius¹⁰⁴ lui-même, doivent être célébrées le chemin vers la mort du Christ et la Résurrection de ce Christ.

La force de mort et la mort sacrificielle du Christ étaient infiniment plus vivantes dans les temps où cette mort sacrificielle, cette force de mort étaient encore mises en relation avec Balder disparu dans la mort. Dans le royaume des Ases, regardant en bas vers la Terre depuis Breidablick – ainsi s'appelait le château-fort de Balder –, regardant en bas vers la Terre comme la lumière argentée de la Lune-Soleil, tel était jadis Balder, animant dans sa force l'entité élémentaire de la Terre. Il était parti dans de sombres profondeurs, Vendredi saint, Samedi saint, nuit du Samedi saint. Le regard se dirigeait vers le nouveau royaume de mort de Balder, mais en sachant ceci : là en bas, dans le royaume de la mort, là repose le germe qui s'unit aux impulsions d'évolution de la Terre et qui apportera une vie nouvelle quand il ressuscitera. C'est la mort qui est ressentie dans la force germinative des plantes, en putréfaction dans les profondeurs de la Terre, qui fait surgir de nouveau la nouvelle plante.

La nouvelle était parvenue comme de puissantes paroles de Dieu à des hommes qui avaient appris à comprendre la mort à propos du destin de leur Balder. Pendant trois jours, ils pouvaient éprouver comment était devenu agissant ce qui a tué Balder, ce que Balder lui-même ne peut pas vaincre. C'est pourquoi doit être unique le sentiment qui anime notre âme dans le mutisme des mondes des trois journées dont nous sommes entourés. Ce sentiment doit être unique, il doit à peu près s'exprimer sous la forme que, pour l'évolution future des hommes, la mort devait intervenir avec de plus en plus d'intensité aussi dans l'évolution de la Terre, que la nature jadis claire comme le Paradis dut devenir sombre et d'un mutisme de mort autour de l'homme, mais que mûrit dans le champ de la mort de l'existence la force de vie éternellement victorieuse.

C'est ainsi que nous les considérons, ces trois jours : là en bas, il repose, le Christ, dans le royaume abreuvé de mort de l'abîme de l'existence. Nous l'y suivons, car nous savons que par une partie de notre propre être nous pénétrons dans cet abîme de l'existence des mondes, et parce que nous savons ceci : nous ne porterons vers les hauteurs la partie de nous-même qui descend jusque dans l'abîme de l'existence des mondes de mort que si nous nous unissons à ce qui serait sinon en nous seulement la mort par la force qui est passée par le Mystère du Golgotha.

Ainsi nous descendons dans les profondeurs et nous savons que nous devons différencier les sentiments, que nous ne faisons pas bien si nos sentiments différenciés ne nous deviennent pas conscients pour certains jours. Nous devons bien plutôt apprendre à savoir ceci : ce sont maintenant les jours où l'âme doit s'unir à ce qu'elle peut apprendre sur la mort, sur la mort qui rendit nécessaire, qui apporta avec une nécessité d'airain que le Christ descendît vers elle. Nous tournerons demain notre regard depuis un autre côté vers le Mystère du Golgotha. Mais, comme nous l'avons dit, beaucoup de chemins mènent vers le haut jusqu'au sommet où nous devient compréhensible et de plus en plus compréhensible le sens profond du Mystère du Golgotha. Il peut seulement nous devenir compréhensible si nous ne plaçons pas seulement devant nous le Christ triomphant, le Christ unilatéralement triomphant, mais si nous plaçons aussi devant notre âme le Christ s'unissant à la mort. Et ce que la mort signifie pour l'ensemble de la vie humaine pourrait peut-être nous devenir un petit peu plus clair si nous nous plongeons dans les sentiments que l'on peut avoir à propos du mythe de Balder, à propos de ce qu'est Balder, de ce qu'est la force solaire porteuse de vie agissant à travers le monde élémentaire après qu'elle est passée à travers la mort. Quand on fait encore vivre en son âme ce sentiment, ce sentiment de la disparition de Balder, par le fait que l'on se dit : quels seraient nos sentiments dans un monde futur où nous aurions ce souvenir : les dieux étaient là, ils nous ont un jour laissé voir le

monde environnant dans l'apparence colorée pour les sens ; maintenant, tout est dans des tons de gris ! Que cela n'advienne pas – et cela adviendrait si le Christ n'était pas venu dans le monde –, ce sera l'effet de la force triomphante du Christ. Ce à quoi les hommes ne croient pas encore aujourd'hui, ils y croiront un jour, à savoir que ce qui ne peut agir aujourd'hui que comme force du Christ dans les cœurs humains eux-mêmes sera éprouvé comme agissant, pénétrant le cosmos tout entier, pénétrant en particulier la partie terrestre du cosmos, aussi loin que ce cosmos donne aux hommes force rajeunissante, source de vie.

Aujourd'hui, nous voulons susciter devant nos âmes à quel point il est justifié, par rapport à un tel sentiment qui met le sentiment de l'âme humaine en relation avec le Christ cosmique, de considérer ce que l'Évangile proclame aussi de la puissance cosmique du Christ lorsqu'il veut montrer clairement que le Christ est une puissance cosmique, universelle, qu'il a commandé au vent et aux vagues. Les peuples des VIII^e et IX^e siècles ont justement ressenti encore beaucoup de choses précisément dans cette vision du Christ agissant à travers le vent et les vagues. Ils disaient : c'était bien Balder qui faisait que nous voyions jadis autour de nous le monde élémentaire dans son être et son action merveilleuse. Balder est mort. Mais le Christ a le pouvoir d'éveiller à nouveau par la force de notre âme – par le fait que nous l'accueillons dans la force de notre âme –, le Christ a le pouvoir d'éveiller à nouveau ce qui est perdu par la mort de Balder. De même que Balder apparaissait à travers le vent et les vagues, de même le Christ apparaît aussi dans le vent et les vagues. Ce n'est pas une force abstraite de l'âme, c'est une force agissant à travers le vent et les vagues.

Et ainsi, on aimerait entendre encore à travers une autre œuvre quelque chose quand on écoute avec précision le texte des Évangiles du *Heliand*¹⁰⁵, un deuxième poème des évangiles à côté de celui de Otfried du IX^e siècle, comme est ressenti ceci, même si ce n'est pas exprimé : oui, là au-dehors dans la nature vivait Balder. Certes, le poète du *Heliand* l'a depuis longtemps

supprimé, ce Balder. Cela ne l'intéressait pas non plus de répandre de nouveau cette idée parmi son peuple avec l'entendement abstrait. Elle devait en effet justement être éradiquée. Mais à la manière dont il forge les mots, dont il parle justement au cœur là où il peut bien montrer comment la force du Christ agit à travers la nature, à travers le vent et les vagues, on a l'impression que – même si l'auteur lui-même n'en a pas pris conscience – l'on doit amener ceci à sa conscience : oui, la force qui est plus grande que la force de Balder, la force qui est passée par le Mystère du Golgotha, elle a agi à travers le vent et les vagues. Et on ressent une chose de ce genre dans les mots par lesquels il annonce la scène où le Christ, selon l'Évangile, calme les vents et les vagues de la mer. Cela lui fait une impression particulière. Alors, en particulier lorsque, à sa manière mystique, il veut tourner son âme vers ce qu'elle peut éprouver en quelque sorte dans l'activité de la nature, dans la divinisation de la nature par le Christ, il choisit des mots particuliers où la grandeur du Christ peut s'imprimer particulièrement en l'âme, des mots par lesquels la puissance cosmique toute particulière du Christ peut parler à l'âme.

« *Comme le peuple a vu comment le Christ a commandé aux vents, a commandé aux vagues de la mer (...)* » – Ici, le *Heliand* exprime d'une façon qui parle particulièrement au cœur ce que le peuple éprouvait à l'égard de cette force du Christ, de cette entité du Christ, de cette personnalité du Christ qui est passée par le Mystère du Golgotha. « *Alors le peuple commença à s'étonner entre soi, la foule commença à s'étonner et quelques-uns dirent, avec leurs paroles : qu'est-ce que ce doit être un homme puissant pour qu'aussi bien les vents que les vagues obéissent à ses paroles ! Tous deux écoutent son message. Là il avait préservé l'enfant de Dieu – à savoir les hommes –, avait préservé l'enfant de Dieu du péril. Le petit canot vogua plus loin, le bateau en corne ; les disciples arrivèrent, les gens arrivèrent à la rive, dirent : Dieu soit loué ! et proclamèrent sa force supérieure, c'est-à-dire celle de Dieu.* »

C'est ce que dit ce poète du *Heliand* dans l'une des premières proclamations qui parla de la grandeur du Christ qui gît aujourd'hui symboliquement dans les profondeurs de l'existence de la mort. Et en ce temps-là, cela sonnait ainsi :

Vers 8, 30-38 du « *Heliand* » :

*Thuo began that folc undar im,
werod, wundraian, endi suma mid iro wordun sprakun,
huilic that so mahtigro manno wari,
that im so thie wind endi thie wag wordu hordin,
bethiu is gibodskepries. Thuo habda sia that barn godes
ginerid fan theru nodi. Thie naco furthor scred,
hoh hurnidscip ; helithos quamun,
thia ludi, te lande, sagdun lof gode – Ils dirent : Dieu soit
loué ! –
maridun – c'est-à-dire « Comme un conte », on pourrait
dire aujourd'hui :
proclamèrent – maridun is megincraft – proclamèrent sa
force supérieure.*

Donc, les gens qui arrivèrent à la rive, proclamèrent sa force supérieure !

*Thia ludi, te lande, sagdun lof gode, maridun
is megincraft !*